

Extrait de : Gobineau, *Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale* (1865), Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », T. II, p. 405-406.

Chapitre premier
Caractère moral et religieux des Asiatiques

Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie. Il est donc intéressant de savoir ce que l'Asie pense encore et comment elle le fait ; une curiosité de ce genre se trouve déjà assez justifiée par les motifs que j'en allègue, du moins pour les hommes qui aiment à ne pas perdre de vue les traces de l'histoire. Mais si l'on réfléchit que nos rapports de toute nature avec les peuples qui occupent les parties orientales de notre globe deviennent chaque jour plus nombreux, plus féconds, et que nos intérêts, les matériels comme les politiques, les plus relevés comme beaucoup de ceux qui le sont moins, sont engagés et le deviendront chaque jour davantage dans de telles questions, on admettra tout à fait, non plus seulement l'opportunité, mais bien l'utilité directe et pratique de connaître du mieux possible la conscience intellectuelle et morale de ces peuples, que, bon gré mal gré, nous voulons instituer pour associés.

Avoir affaire aux nations sans les connaître, sans les comprendre, c'est bon pour les conquérants ; moins bon pour des alliés et même pour des protecteurs ; et rien n'est plus détestable et plus insensé pour des civilisateurs, ce que nous avons la prétention d'être.

Je ne crois donc pas me placer en dehors des nécessités générales de ce temps, ni faire un livre de pure spéculation en venant analyser d'aussi près et aussi bien que je le pourrai les notions religieuses, philosophiques, morales et même les habitudes littéraires actuelles des habitants de l'Asie centrale. Peut-être les résultats que je vais présenter et les considérations auxquelles ces résultats donneront lieu pourront-ils fournir l'explication de beaucoup de faits qui, jusqu'à présent, semblent être imparfaitement compris, en admettant même qu'ils le soient un peu.

Ce qui importe avant tout, dans cette étude, c'est de considérer la vraie nature du génie asiatique.

Lorsqu'un Européen embrasse une doctrine, son intelligence se porte assez naturellement à renoncer à tout ce qui n'y appartient pas, ou du moins à ce qui produirait un contraste trop marqué. [...]

Toutefois, je le répète, il faut convenir que, de tous les peuples qui furent jamais, ceux de notre partie du monde, je dis nos contemporains, sont encore ceux qui ont réussi davantage à se donner des croyances d'apparence homogène. Il n'en va pas de même des Asiatiques. Ils sont tellement loin d'un pareil résultat, qu'ils n'en conçoivent même pas l'utilité ; ils lui tournent le dos et leur préoccupation est moins de chercher, ainsi que nous, un état de vérité bien circonscrit, bien déterminé, clos de murs, garni de sauts de loups infranchissables à l'erreur, que de ne pas laisser échapper une seule forme, une seule idée, un seul atome de forme ou d'idée perceptible à l'intelligence ; voilà ce qu'ils estiment être la vérité ; les antinomies ne les effarouchent pas, l'immensité des terrains les ravit, le vague des délimitations ou plutôt l'absence de bornes leur semble de première obligation, si bien que, quelle que soit la thèse soutenue devant eux, cette thèse sera importante et digne de leur sympathie, non pas suivant la mesure de l'élan qu'on y remarquera vers l'exactitude, mais suivant la minutie de la recherche attachée à quelque point négligé jusqu'alors et que sa subtilité permet de faire, sinon même entrevoir, au moins rêver.

*

Extrait de « Portrait de La Rochefoucauld fait par lui-même » (1658) [1^{ère} éd. in Mle de Montpensier, *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose*, 1659], La Rochefoucauld, *O. c.*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », p. 3.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus ni aquilin, ni gros ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me tâter et de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale ; lequel des deux il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne

le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors ; et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait ; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Extrait de : La Rochefoucauld, « Correspondance », in *O. c.*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », p. 635-636 (Lettre à Lenet) ; p. 650 (Lettre à Mademoiselle de Sillery).

Lettre à Lenet

Quand je vous ai demandé des nouvelles, je n'ai pas prétendu que vous vous donnassiez la peine de les écrire de votre main ; je ne voudrais, pour rien du monde, vous contraindre à ce point-là ; ordonnez à quelqu'un de vos gens de m'écrire ce que vous voudrez que je sache, et quand il y aura quelque chose de particulier, vous l'ajouterez, quand vous n'aurez rien de mieux à faire ; mais je vous demande, pour mon soulagement comme pour le vôtre, que je n'aie pas le scrupule de vous assujettir à une régularité qui vous incommoderait assurément ; je suis l'homme du monde pour qui vous devez le moins faire de façons. Je compte sur votre amitié, comme sur ce qui m'est de plus assuré ; je vous conjure aussi de me faire la même justice, et de me croire à vous, et toute ma famille aussi, sans aucune réserve. [...]

Lettre à Mademoiselle de Sillery

Paix ! chut ! lisez ma lettre tout bas ; prenez garde que personne ne vous la voie lire ; les murailles parlent. N'en dites mot à âme vivante ; ma sœur mourrait de mort subite si elle savait le malheur qui est arrivé. Vraiment ! c'est bien pis que le Chevalier, c'est bien pis que si ses filles avaient fait faux bond, que si elle l'avait fait elle-même : Dieu me pardonne et elle aussi ! Enfin que vous dirai-je ? Paris va abîmer... Mais par où abîmera-t-il ? Vous croyez sans doute que c'est par le Marais du Temple : point du tout, mamie ; c'est... l'oserai-je prononcer ? Taisez-vous, bouchez toutes les fenêtres, éteignez les bougies, fermez les yeux, lisez à tâtons... C'est par le faubourg Saint-Jacques ! Quel faubourg, grand Dieu ! A qui se fiera-t-on ? Mais par qui le crime a-t-il été commis ? Un disciple de Baron, un ami de la vérité, un demi-Père de l'Eglise, P... D.H.P. a été trouvé couché entre deux draps, non seulement avec une femme, mais avec deux, dont l'une était sa cousine germaine, et l'autre sa pénitente. Toutes les bonnes âmes ont quitté le quartier, et l'on croit qu'on va raser le faubourg.

Extrait de : La Rochefoucauld, Maximes, in *O. c.*, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », p. 380, 382, 383.

247

On est sage pour les autres, personne ne l'est assez pour soi-même.

260

En vieillissant, on devient plus fou et plus sage.

269

Ce qui nous fait croire si facilement que les autres ont des défauts, c'est la facilité que l'on a de croire ce qu'on souhaite.

*

Extrait de : Ionesco, *Le Roi se meurt*, Gallimard, Paris 1963 / Folio n° 361, pp. 13-16.

LE GARDE, *annonçant*
sa Majesté, le roi Bérenger Ier. Vive le Roi !

Le Roi, d'un pas assez vif, manteau de pourpre, couronne sur la tête, sceptre en main, traverse le plateau en entrant par la petite porte de gauche et sort par la porte de droite au fond.

LE GARDE, *annonçant*
Sa Majesté, la reine Marguerite, première épouse du Roi, suivie de Juliette, femme de ménage et infirmière de Leurs Majestés. Vive la Reine !

Marguerite, suivie de Juliette, entre par la porte à droite premier plan et sort par la grande porte.

LE GARDE, *annonçant*
Sa Majesté, la reine Marie, seconde épouse du Roi, première dans son cœur, suivie de Juliette, , femme de

ménage et infirmière de Leurs Majestés. Vive la Reine !

La Reine Marie, suivie de Juliette, entre par la grande porte à gauche et sort avec Juliette par la porte à droite premier plan. Marie semble plus attrayante et coquette que Marguerite. Elle porte la couronne et un manteau de pourpre. Elle a, en plus, des bijoux. Entre, par la porte du fond à gauche, le Médecin.

LE GARDE, *annonçant*

Sa Sommité, monsieur le Médecin du Roi, chirurgien, bactériologue, bourreau et astrologue à la Cour. (*Le médecin va jusqu'au milieu du plateau puis, comme s'il avait oublié quelque chose, retourne sur ses pas et sort par la même porte. Le Garde reste silencieux quelques moments. Il a l'air fatigué. Il pose sa hallebarde contre le mur, souffle dans ses mains pour les réchauffer.*) Pourtant, c'est l'heure où il doit faire chaud. Chauffage, allume-toi. Rien à faire, ça ne marche pas. Chauffage, allume-toi. Le radiateur reste froid. Ce n'est pas ma faute. Il ne m'a pas dit qu'il me retirait la délégation du feu ! Officiellement, du moins. Avec eux, on ne sait jamais. (*Brusquement, il reprend son arme. La reine Marguerite fait de nouveau son apparition par la porte du fond à gauche. Elle a une couronne sur la tête, manteau de pourpre pas très frais. Elle est sans âge, elle a un air plutôt sévère. Elle s'arrête au milieu du plateau sur le devant. Elle est suivie de Juliette.*) Vive la Reine !

MARGUERITE, *à Juliette, regardant autour d'elle.*
Il y en a de la poussière. Et des mégots par terre.

JULIETTE

Je viens de l'étable, pour traire la vache, Majesté. Elle n'a presque plus de lait. Je n'ai pas eu le temps de nettoyer le living-room.

MARGUERITE

Ceci n'est pas un living-room. C'est la salle du trône. Combien de fois dois-je te le dire ?

JULIETTE

Bon, la salle du trône, si sa Majesté le veut. Je n'ai pas eu le temps de nettoyer le living-room.

MARGUERITE

Il fait froid.

LE GARDE

J'ai essayé de faire du feu, Majesté. Ça ne fonctionne pas. Les radiateurs ne veulent rien entendre. Le ciel est couvert, les nuages n'ont pas l'air de vouloir se dissiper facilement. Le soleil est en retard. J'ai pourtant entendu le Roi lui donner l'ordre d'apparaître.

MARGUERITE

Tiens ! Le soleil n'écoute déjà plus.

LE GARDE

Cette nuit, j'ai entendu un petit craquement. Il y a une fissure dans le mur.

MARGUERITE

Déjà ? Ça va vite. Je ne m'attendais pas pour tout de suite.

LE GARDE

J'ai essayé de la colmater avec Juliette.

JULIETTE

Il m'a réveillée au milieu de la nuit. Je dormais si bien !

LE GARDE

Elle est apparue de nouveau. Faut-il essayer encore ?

MARGUERITE

Ce n'est pas la peine. Elle est irréversible. (*À Juliette.*) Où est la Reine Marie ?

JULIETTE

Elle doit être encore à sa toilette.

MARGUERITE

Bien sûr.

JULIETTE

Elle s'est réveillée avant l'aube.

MARGUERITE

Ah ! Tout de même !

JULIETTE

Je l'entendais pleurer dans sa chambre.

MARGUERITE

Rire ou pleurer : c'est tout ce qu'elle sait faire. (À *Juliette*.) Qu'elle vienne tout de suite. Allez me la chercher.